



HAL
open science

Sur le bord de la route ou comment habiter les bas-côtés

Anne-Laure Amilhat Szary

► **To cite this version:**

Anne-Laure Amilhat Szary. Sur le bord de la route ou comment habiter les bas-côtés. Amilhat Szary, Anne-Laure; Ghermani, Naïma; Houssay-Holszchuch, Myriam; Mekdjian, Sarah; Venayre, Sylvain; Basso, Ivan; Stassen, Jean-Philippe. Histoires de frontières, une enquête sud-africaine, Manuella Editions, pp.133-155, 2017. halshs-02011583

HAL Id: halshs-02011583

<https://shs.hal.science/halshs-02011583v1>

Submitted on 8 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

du ciel les frontières qui nous intéressent. Pour ce qui est du Venda, dit-il, on voit très bien la limite entre la forêt et les terres cultivées des *indigènes* (c'est le mot qu'il emploie). Dès que l'avion sera revenu de la maintenance, il emmènera ceux d'entre nous qui le veulent. Jean-Philippe et moi sommes très enthousiastes.

Après le départ de Paul, je me propose de présenter aux autres le livre que j'ai emporté pour eux en Afrique du Sud : *Mémoires d'un touriste*. Stendhal l'a publié en 1838 et il ne s'agissait que d'un voyage en France, mais la veille j'ai sélectionné

certaines phrases qui me paraissent résonner avec notre expérience sud-africaine actuelle. Nous nous installons en demi-cercle dans un ancien réservoir d'eau dont les ouvriers de Paul ont fait une sorte d'arène où il est possible d'organiser des barbecues géants – ce qu'on appelle ici des *braai*.

Il fait nuit noire, l'air sent bon et j'ai mon ordinateur sur les genoux. Son écran doit illuminer bizarrement mon visage. Je lis à voix haute :

Ce n'est point par égotisme que je dis je, c'est qu'il n'y a pas d'autre moyen de raconter vite.

Anne-Laure Amilhat Szary

133

SUR LE BORD
DE LA ROUTE OU COMMENT
HABITER
LES BAS-CÔTÉS ?

« Expérimentateurs d'une discipline toujours pas répertoriée, les Géographes des Bords abordent pour mieux en déborder tout ce qui touche aux comportements méconnus ou aux singularités ludiques de notre univers : révélation de flux d'énergie inconnus, sensibilisation à la pathologie de la matière, réception d'ondes sémantiques émises par les points de fuite des horizons, palpation des confins du réel... »

ITALIQUES

Lieux publics.com! auteur de la citation

Nous proposons ici d'inscrire nos pas dans ceux de la géographe Karine Bennafla qui préfère parler des « bordures des territoires nationaux » pour qualifier les frontières internationales, arguant du fait que « l'expression de bord et bordure, mots dépourvus de charge politique et désignant une limite floue – à la différence de la frontière –, [renvoie] aux extrémités – verticales ou horizontales – d'une étendue (ville, territoire national, bâtiment

1
Source : <http://www.lieuxpublics.com/fractes-artistiques/360/la-geographie-des-bords-phase-1>.

Si j'avais à dire au lecteur quelque aventure d'un grand intérêt, peu lui importerait qui je sois ; mais je ne puis présenter que quelques petites remarques fort peu importantes, comme on sait, que quelques nuances plus ou moins vraies, et pour sympathiser un peu avec les assertions du Touriste, il faut savoir à quel homme on a affaire.

Il y a des hommes qui aiment à méditer sur les conclusions morales qu'ils ont tirées d'un fait, mais ils ont le malheur de ne garder aucun souvenir des chiffres, ni des noms propres. Ces gens-là sont sujets à être arrêtés tout court au milieu d'une

134

Sur le bord de la route

etc.)². Cette « terminologie neutre » lui permet de « désigner une catégorie plus large de lieux et de pratiques liminaires (du latin *limen*, seuil) se prêtant à une analyse géographique »³. En posant notre voiture au bord des routes sud-africaines là où nous pensions croiser et reconnaître les frontières dont la



2.
Karine Bennafla.
« Pour une
géographie des
bordures à l'heure
globale : frontières et
espaces d'activités
"informelles" »,
mémoire d'habilita-
tion à diriger des
recherches,
université Paris
Ouest Nanterre La
Défense, 2012, p. 31.

3.
Ibid.

quête guidait notre voyage, n'avons-nous pas justement procédé selon la même méthode ? Sans avoir déterminé *a priori* ce type d'escapes, nous avons finalement découvert que nous ne cessions de nous arrêter au bord de la route. Quête en ce lieu, « précis » mais non prévu pour l'arrêt, nous fournissait des conditions étonnantes d'entrée en matière territoriale, dont nous avons finalement suivi le fil. Nous dessinions ainsi une microgéographie de la fixité au sein d'un parcours labile et, à notre manière,

discussion animée par un sot qui sait une date.

... l'ironie, genre de plaisir qui ne demande à l'esprit qu'une seule minute d'attention.

La première trace d'attention aux choses de la nature que j'aie trouvée dans les livres qu'on lit, c'est cette rangée de saules sous laquelle se réfugie le duc de Nemours, réduit au désespoir par la belle défense de la princesse de Clèves.

Songez que ce que les sots méprisent sous le nom de commérage est au contraire la seule histoire qui dans ce siècle d'affectation peigne bien un pays.

Anne-Laure Amilhat Szary

135

nous tentions d'« habiter » les bas-côtés. Habiter, c'est-à-dire y construire notre présence.

Ce n'est qu'une des façons possibles de partager l'expérience d'un voyage peu ordinaire parce que, justement, il ne fut qu'une succession de moments ordinaires. Comment parler du fait



d'être sans cesse sur la route, mais sans vivre un *road trip* en quête de paysages bouleversants, dans l'ivresse de la traversée ? De s'arrêter dans des lieux non repérés, sans nom, et n'en garder que le souvenir de nos perceptions ponctuelles ? De rapporter des images, photos ou croquis, qu'il n'est pas si facile de faire parler sans les accompagner d'une introspection réflexive... Tous nos textes reviennent sur la difficulté de *dire* ce que fut ce voyage collectif en Afrique du Sud, de

La grande difficulté, c'est de trouver un prétexte plausible au séjour. Beaucoup d'Anglais s'étaient fixés à Avranches par amour de la pêche.

La soirée a fini sur une discussion sur les races d'hommes.

Nous rencontrons une infinité de métis, surtout dans les villes, tandis qu'un village isolé dans les montagnes de la Grande-Chartreuse, près de Grenoble, ou dans celles du Bourg-d'Oisans, présente très souvent des têtes pures...

Voilà le pourquoi de ce journal ; c'est parce que la France change vite que j'ai osé l'écrire.

136

Sur le bord de la route

comprendre s'il se rattachait à l'un ou l'autre des grands types caractérisés de déplacement (expédition scientifique, excursion touristique, mission commerciale ou religieuse). Si l'idée de « détour » a finalement été retenue, c'est qu'elle parvenait à suggérer à la fois la *déconstruction* de la démarche touristique et le *pas de côté* vis-à-vis des formes plus sérieuses de périple scientifiques.

Nous partageons un même souci de ne pas consommer l'espace qu'il nous serait donné de découvrir ensemble, de parvenir à y construire du lien malgré la courte durée de notre passage... De multiples manières, nous avons donc, pendant ce séjour sud-africain, éprouvé des modes d'être, de quête, de questionnement qui faisaient de plus en plus sens pour nous à mesure que nous vivions ensemble, accumulions les conversations, partageons nos références et avançons dans le déchiffrement de ce monde qui s'offrait à nous.

À bien y réfléchir, nous manquons effectivement de mots pour qualifier notre démarche autrement que par la négative : ce ne fut ni une dérive ni une flânerie, car nous avions un objectif et nous avons progressé selon un dosage inédit de hasard et de nécessité. Guidés par une contrainte choisie, celle de rechercher les frontières des ex-bantoustans sud-africains, nous étions cependant libres de choisir les lieux de cette rencontre puisque nous partions en sachant que le temps imparti ne nous en laisserait entrevoir qu'une infime partie...

Nous avons dû aux ruines de Vaison une journée fort curieuse, et nous avons conquis des souvenirs durables. Voilà le plaisir d'être savant.

On ne se souvient parfaitement que des paysages devant lesquels on s'est un peu ennuyé.

Je me suis aperçu qu'un grand mur, situé à vingt pas de moi, était criblé de balles. Voici un des inconvénients du voyage que je fais en dehors de la société et des savants de province, je n'ai pu savoir qui avait tiré ces balles ; malgré toutes mes grâces, aucun des rares promeneurs, d'ailleurs fort polis, n'a pu

Anne-Laure Amilhat Szary

137

que la nature fractale de ces limites, le fait qu'elles traversaient des espaces reculés rendaient impossible de les parcourir intégralement, à moins d'un exploit sportif et aventureux.

S'arrêter là où ce n'est pas prévu, et recommencer. Construire un circuit sur l'aléatoire des lieux, aller d'un bord de route à un autre, s'y poser pour assister au flux et au reflux du paysage, y faire ou pas des rencontres, y laisser germer la parole et la créativité... Comment parler d'un voyage qui, finalement, ne nous a ouvert qu'une expérience liminale du territoire, une position bordière pour comprendre ces bordures politiques, sociales, paysagères que constituent aujourd'hui encore les anciennes frontières des ex-bantoustans ?

Sans GPS point de route,
sans route, pas de bas-côté : à la recherche
de l'improbable intersection

Paradoxalement, ce n'est qu'au retour d'Afrique du Sud qu'il nous a été possible d'établir cette drôle d'équation : intersection « carte historique + coordonnées GPS » = « un bas-côté », non équipé, en terre battue. L'objet de notre enquête, ou du moins le prétexte officiel de notre périple lointain, était de rendre compte de ce qu'il restait des limites de pseudo-États caducs... Imposées par le système d'apartheid, ces frontières avaient cessé d'exister fonction-

interieur (EF)

me l'apprendre ; je reste donc avec ma conjecture : ces balles auront été lancées dans les guerres de religion. Mais sont-elles protestantes ou catholiques...

Lire au lieu de regarder, c'est sans doute faire mal le métier de voyageur.

J'ai aperçu de tous les côtés beaucoup de fertilité, beaucoup de bonne et sage culture ; mais en vérité rien de beau. Quelle différence avec les bords inconnus de l'Isère !

L'exemple qui suit est sérieux et, je le crains bien, un peu ennuyeux ; je prie les dames de sauter cinq ou six pages.

138

Sur le bord de la route

nellement à la chute du régime, mais on pouvait supposer que leur trace serait présente dans les mémoires, si ce n'était dans le paysage. Ces conditions théoriques de l'expérience que nous étions susceptibles de mener se sont révélées fragiles. D'abord en raison de la technologie des deux outils



que sont une carte traditionnelle, dessinée sur du papier, et un système d'information géographique empilant des informations et les croisant avec une triangulation satellitaire qui lui permet d'assurer une localisation (le GPS est bien, au sens propre, un système de positionnement global). Sans entrer dans les détails, il est important de préciser que le contour des ex-bantoustans, ou *homelands*, était très difficile à saisir sur le terrain car les espaces assignés aux habitants non-blancs de l'Afrique du Sud n'avaient

Je redoutais d'entrer dans ce lieu-là ; c'est une journée sacrifiée, et souvent en pure perte.

Cette journée a été consacrée à la revue des monuments publics. C'est une des pires corvées imposées au pauvre voyageur arrivant pour la première fois dans un pays.

J'avoue que j'ai été atterré de mon ignorance, je m'étais figuré que Vannes était presque sur la mer. Je me suis assis désespéré sur une grosse pierre. Quand on est de cette ignorance-là, me disais-je, il faut au moins avoir le courage de questionner les

Anne-Laure Amilhat Szary

139

qu'une existence administrative *a minima*, cartographiée dans les documents officiels mais pas sur les cartes routières. Le « décalque » sur Google Earth des cartes thématiques, que nous avons pu mettre en place, a prouvé que ce tracé liminal suivait parfois une limite administrative, parfois une



route, mais qu'il n'était pas toujours possible de comprendre sa logique, si ce n'est en établissant des corrélations complémentaires : la frontière pouvait par exemple avoir suivi le périmètre d'une propriété foncière dont l'extension dépassait les contours administratifs municipaux...

Pour trouver la frontière, nous étions donc totalement dépendants de ce lien au satellite. Les petits GPS que nous avons emmenés ayant du mal à gérer la projection sur Google Earth, plus

passants. Mais je dois avouer cette maladie : j'ai une telle horreur du vulgaire que je perds tout le fil de mes sensations, si en parcourant des paysages nouveaux (et c'est pour cela que je voyage) je suis obligé de demander mon chemin. Pour peu que l'homme qui me répond soit emphatique et ridicule, je ne pense plus qu'à me moquer de lui, et l'intérêt du paysage s'évanouit pour toujours.

Le brave paysan dont je traduis ici la conversation m'a avoué en gémissant que la langue bretonne tend à s'éteindre. « Dans combien de paroisses, lui ai-je dit, le curé prêche-t-il en breton ? » Je faisais là une de ces questions qui sont le triomphe



parlante pour nous que des coordonnées en longitude et latitude, il s'est finalement avéré que notre outil le plus fiable fut un smartphone. Étant donné le prix des communications passées en Afrique du Sud, nous avons compris – mais seulement une fois sortis de Johannesburg – qu'il nous serait impossible de dupliquer l'opération sur chacun de nos appareils et que nous allions dorénavant dépendre du *seul* téléphone dont la carte SIM avait été changée et qui disposait donc d'un accès au réseau local. Paradoxe de la géographie des données contemporaines, dépendre d'un fournisseur local pour accéder à l'intégralité du réseau mondial. Cela nous rendait donc assez vulnérables, puisque l'absence de signal réseau sur le téléphone nous coupait de l'accès aux frontières. Comme les alpinistes Lionel Daudet et John Harlin qui avaient tenté de parcourir les frontières de France et de Suisse en restant très précisément sur la ligne, nous nous trouvions dans une situation où « la recherche de l'absolu frontalier passe alors par une logistique de terrain adossée à un soutien technologique¹ ».

Sans avoir ni le temps, ni l'équipement, ni la condition physique (ou la volonté) d'entreprendre un tel parcours en Afrique du Sud, nous étions d'emblée réduits à ne faire que croiser ces frontières et à en construire une représentation fragmentaire. Il fallait donc que le GPS soit ouvert et que la ligne rouge du périmètre d'un

1. Anne-Laure Amilhat Szary, « Vers un alpinisme expérimental ? Deux tours des frontières alpines en perspective », Lionel Daudet / John Harlin, 2011 12. « Towards an experimental alpinism ? Two Alpine border tours in perspective », Lionel Daudet / John Harlin, 2011 12. *Journal of Alpine Research / Revue de Géographie Alpine*, n° 2013/02, Version française : <http://rga.revues.org/2131/>, version anglaise : <http://rga.revues.org/2131/>.

des préfets ; mon brave homme qui ne savait que ce qu'il avait observé par lui-même n'a pu me répondre.

J'ai entendu dire au célèbre Cuvier, dans une de ces soirées curieuses où il réunissait à ses amis français l'élite des étrangers : « Voulez-vous guérir de cette horreur assez générale qu'inspirent les vers et les gros insectes, étudiez leurs amours ; comprenez les actions auxquelles ils se livrent toute la journée sous vos yeux pour trouver leur subsistance. »

À peine s'est-on lancé dans l'étude des races que la lumière manque, on se trouve comme dans un lieu obscur.

ex-bantoustan coupe un possible parcours pour pouvoir affirmer que nous y étions bel et bien, parfois en contradiction avec nos sensations visuelles. Nous nous trouvions face à une situation de terrain où le croisement de deux technologies nous amenait au plus grand dépouillement dans notre attitude. Ce que confirment en forme de boutade les membres de la compagnie de théâtre de rue Géographie des Bords, à propos d'une de leurs créations réalisée en 2015, intitulée *Délices DADA* : « Accepter de perdre le Nord est la première condition à remplir pour pénétrer ce monde insoupçonnable. Écouter ces inspirés farfelus, assister à leurs irrationnelles expériences et les suivre sur leurs terrains d'exploration ne présente donc que le risque d'être agréablement déboussolé, l'espace d'un instant... ou plus longtemps si vous le souhaitez². »

La question du temps était essentielle dans le processus que nous esquissions ainsi : il s'agissait de s'arrêter dans des espaces que ni les touristes ni les habitants locaux ne revendiquaient. D'ajouter donc de la temporalité à une ponctualité spatiale. Nous nous posions à côté du flot routier, sans intention immédiate d'interférer avec lui, soit pour le rejoindre (comme un auto-stoppeur), soit pour le capter (comme un vendeur ambulancier). Nous expérimentions également une situation racialement caractérisée dans ce pays où les populations noires ont, jusqu'à une date très récente, énormément

2. lieuxpublies.com/loc_chi/.

⊗ DEUX
POINTS
à relier
↳

relier
par POINT D'EXCLAMATION

L'homme n'est parvenu qu'à deux variétés bien distinctes, le nègre et le Blanc.

(Je supprime dix-neuf pages d'anecdotes un peu trop lestes, et qui eussent paru ce qu'elles sont, c'est-à-dire charmantes, en 1737.)

Ce que j'aime du voyage, c'est l'étonnement du retour.

Je fumais un cigare sur la porte de l'hôtel, comme doit faire tout bon voyageur qui cherche à voir et à connaître.

Il écrivait ses confessions, et avec tant de grâce que son confesseur le lui a défendu. « Vous jouissez une seconde fois de vos péchés en les écrivant ainsi, dites-les-moi de vive voix. »

142

Sur le bord de la route

marché le long des routes, en particulier pour relier quotidiennement les *townships* aux centres urbains et aller travailler sans avoir les moyens d'un véhicule personnel ni de recourir à des micro-bus aux tarifs prohibitifs. Sans le savoir, nous étions en train de retourner une norme implicite.



Quel sens pouvait-on accorder à la présence de quelques individus descendus de deux voitures, stationnant au bord d'une route ou d'une piste, sans but évident ? Cette question reconstruite de façon réflexive aujourd'hui, des passants l'ont sans doute formulée *in petto* et, dans certains des lieux que nous avons ainsi occupés, d'autres sont venus nous la poser. Ces rencontres de bord de route étant parmi les seules de notre périple, elles revêtent dans nos mémoires une qualité décuplée.

Peut-être que je brouille un peu tous ces noms, mais peu importe, ceci n'est pas un livre d'exactitude.

Ce qui est curieux pour moi, c'est ce qui se passe dans la rue et ne semble curieux à aucun homme du pays.

Puis nous discutons du rapport entre ces phrases, l'Afrique du Sud et notre propre enquête – et aussi de ce que j'aurais voulu dire en les sélectionnant. Aux questions de mes compagnons de voyage, j'aime mieux ne pas répondre directement. Anne-Laure, qui a enregistré la lecture, continue à enregistrer la discussion

Anne-Laure Amilhat Szary

143

Je me souviens notamment de cette pause, dans le Venda. Nous n'étions que trois dans la voiture, à traverser une vallée avenante au cœur du bantoustan, loin donc – en apparence – de nos problématiques frontalières, et nous fîmes une halte parce qu'il y avait là à la fois un paysage étonnant, un lac de retenue pour l'irrigation qui reflétait le ciel en illustrant nos questionnements sur ce sujet, une maison en construction avec des colonnes déjà posées, écho à une autre de nos préoccupations, et, de l'autre côté de la route, des maisons à flanc de colline avec des jardins fruitiers attirants. L'envie d'aller plus loin, de faire un cliché, de capter un instant de stabilité dans ce parcours mouvant, tout cela justifiait l'arrêt. S'approcha alors une jeune femme, laquelle, pour tenter de comprendre qui nous étions, engagea la conversation avec une mise en garde : ne pas s'approcher des réservoirs, ils étaient pleins de crocodiles. Un face-à-face caricatural initial, où l'habitant fait comprendre au visiteur qu'il ne sait rien, et qu'il est dangereux de se tenir là sans prendre conseil auprès de lui. L'avertissement nous fit sourire : nous étions tellement loin de la quête de gros animaux africains au cours de ce voyage qu'il était assez comique de les rencontrer quand même. La suite de la conversation qui s'engagea revint sur nos existences à tous les quatre, et nous apprîmes des choses sur la vie dans ce quartier qui surplombait la route, habité surtout par des femmes, sur la biographie de cette jeune mère de quatre enfants qui nous raconta comment elle avait tenté sa chance à

à laquelle je me dérobe. Elle m'a dit ensuite avoir conservé cet enregistrement mais, au moment de donner une forme finale à ces notes, je préfère ne pas le lui demander.

À une autre étape du voyage, j'aurais d'ailleurs sans doute fait le choix d'autres phrases du livre de Stendhal. Celle-ci, par exemple :

Rien ne conduit aussi vite au bâillement et à l'épuisement moral que la vue d'un fort beau paysage : c'est dans ce cas que la colonne antique la plus insignifiante est d'un prix infini ; elle jette l'âme dans un nouvel ordre de sentiments.

144

Sur le bord de la route

Johannesburg et résidé dans cet immense *township* que nous avons longé le premier jour, reliant ainsi entre eux nos fragments de voyage. L'échange verbal se matérialisa par la prise de quelques clichés, dont un Polaroid que nous laissâmes à cette femme qui avait souhaité connaître ceux qu'elle avait vus s'arrêter sans raison au bord d'une route.

La qualité de cette rencontre contrastait avec un moment plus compliqué qui s'était déroulé quelques jours plus tôt, alors que nous remontions vers le Botswana. Pour capter la frontière, nous avions bifurqué sur la route principale, dans une localité nommée Tsétsé. Dix kilomètres de piste à travers un paysage de petites maisons nous avaient menés à une clôture en barbelé, sur une intersection à angle droit avec la route d'où nous venions. Tout était calme, vide, et nous sortîmes de voiture pour profiter de l'étendue paradoxale qui s'offrait à nous, de l'autre côté de la clôture qui marquait la limite d'une propriété foncière blanche autant que celle du bantoustan. Les portes des voitures restèrent ouvertes le temps de poursuivre nos débats, prises d'images et de sons, et de nous dégourdir les jambes. Rapidement, un groupe d'hommes surgit, puis un second, des femmes aussi venaient, derrière. Le réflexe de deux d'entre nous fut de répondre à une possible menace et d'aller fermer les voitures pour protéger nos affaires, ce que nos « hôtes » comprirent. Ils engagèrent aussitôt la conversation de façon assez agressive. Ce bord de piste où nous

Ou celle-là : *Rien de plus sot que cette assemblée de colonnes convoquée par le génie architectural du siècle de Louis XV.*

Et évidemment les phrases par lesquelles s'achève le récit de voyage de Stendhal : *Ces dames de Grenoble étaient charmantes, et il me faudrait bien des pages pour peindre leur amabilité d'une façon un peu ressemblante. Elle est bien plus piquante et à la fois bien plus naturelle que celle de Paris ; il y a un fond de bon sens et de malice qui souvent embarrasse.*

Anne-Laure Amilhat Szary

145

avons marqué une pause nous rendait visibles et vulnérables, dans un pays où l'omniprésence de la violence donne à ces termes un sens bien réel, et où il est justement conseillé aux touristes de ne jamais s'arrêter sans raison. Nous réussîmes à restaurer la parole, faire revenir une forme de confiance, et là aussi, ayant exposé une partie de l'objet de notre visite, tout se termina par la prise de photos collectives, dont des Polaroid que nous pûmes laisser sur place aux personnes concernées.

Le bord, c'est donc un espace-temps né de la contrainte d'une double exigüité marquée, d'un côté, par la clôture de la propriété qui jouxte la route et, d'un autre côté, par la difficulté à partager l'espace avec les véhicules susceptibles de circuler sur ce même itinéraire. Cette restriction crée finalement un possible, celui d'une rencontre qui peut advenir seulement si l'on sort de sa voiture, mais peut aussi se prolonger, que l'on soit invité à franchir le seuil d'un jardin ou que, du fait de sa vocation commerciale, l'accès à la parcelle côtoyée soit ouvert.

Prendre en écharpe le territoire :
le lien établi par une courte vidéo
d'un panorama à 360°

Bien que notre propos initial fût d'aller à la « rencontre » des frontières, nous avons fait face à l'impossibilité de saisir les contours réels, exacts et exhaustifs des anciens bantoustans.

29 février, ferme de Paul T.

Aujourd'hui, c'est la rentrée ; les cours doivent reprendre à l'université de Grenoble.

Dans la ferme de Paul, des dames courbées en deux ramassent les noix de macadamia. À la fin de la journée, nous les verrons couchées dans l'herbe, attendant le bus qui les ramènera chez elles, dans la ville basse noire. Avec Jean-Philippe, nous retournons faire les courses à Louis Trichardt. Je me prends à bien aimer cette ville. C'est parce que j'y reviens. Je suis comme le peintre Eugène Fromentin : en voyage,

146

Sur le bord de la route

L'aléatoire du choix de ces bords de route nous est dès lors apparu comme la condition essentielle pour les aborder. La décision de nous arrêter sur tel ou tel bord de route relevait avant tout d'une décision subjective qu'il nous fallait assumer en tant que telle.

Dans ces conditions, il fallait donc assumer l'aspect fragmentaire de notre récolte. Peut-être sommes-nous redevenus, *volens nolens*, des « chasseurs-cueilleurs » de la recherche ? La volonté de nous départir de notre horizon passait par la possibilité de se perdre, même un GPS à la main, d'accepter qu'il pouvait ne pas y avoir de contradiction entre dérive et géolocalisation. Et pourtant nous étions bien là, pris dans une trame affective complexe liée au partage quotidien, pendant deux semaines, d'un sort commun lié à un projet conçu ensemble, pour la recherche et au-delà. Et se posait incessamment la question de ce que nous pourrions ramener de ce voyage/terrain/dérive/détour, puisque les conditions matérielles du départ, celles de notre métier d'enseignant-chercheur et/ou de notre condition d'artiste, nous permettaient cette échappée temporelle. Mais ces modalités du financement de l'expédition par l'Université, tous ces à-côtés du déplacement, impliquaient également que nous en ramenions quelque chose ou, à défaut, que nous en fassions quelque chose qui serait, au retour, partageable.

ce qui me plaît, c'est de me créer des habitudes. Jean-Philippe est pareil. Nous en avons déjà souvent discuté.

Nous voyons passer beaucoup de body-builders. Je me dis que le goût des Afrikaners blancs pour le culturisme devrait faire l'objet d'études. Myriam m'apprendra bientôt que ces études existent et que leurs résultats, qui mettent plutôt en cause le rugby que les salles de fitness, sont très intéressants.

Dans l'immédiat, nous cherchons du matériel pour que Jean-Philippe puisse fabriquer le plateau du jeu. Il n'y a malheureusement pas de papier à grain, seulement du papier couché. Tant pis, il fera

Anne-Laure Amilhat Szary

147

Mais que faire du doute absolu que ces bords de route non aménagés suscitaient ? La possibilité d'une trace visuelle semblait la plus évidente, mais il se révéla impossible de prendre une photo de ces lieux. D'une part, parce que ce type d'images n'aurait eu aucun sens, ni esthétique ni documentaire. D'autre part, parce que nous n'y trouvions aucune réponse directe à notre questionnement, en particulier celui de notre rôle dans cet espace, de la place que nous y occupions⁶. C'est pour ces raisons que le dispositif de l'autoportrait s'avéra extrêmement fécond, en ce qu'il nous mettait en scène sur ces bas-côtés sans qualité photogénique touristique – ou plutôt qu'il témoignait de la difficulté à y être ensemble : gestes désordonnés, regards divergents, personnages éventuellement absents et réintégrés par la magie d'un logiciel de retouche de l'image.

Nous lançâmes en ces lieux un autre type d'expérimentation visuelle, dynamique cette fois, la captation de panoramas vidéo. Il s'agissait de poser la caméra sur un trépied et de tourner autour, une consigne simple en apparence seulement – dont la réalisation pour un.e novice fut semée d'embûches, liées notamment à la vitesse de la prise de vue. Mettre le lieu en vidéo nécessite en effet plus qu'un choix de cadrage : il faut décider du temps passé pour la prise de chaque image, et surtout arriver à tourner autour du trépied en tenant la caméra à l'aide d'une perche, à

⁶
L'émotivité de ce texte illustre des tentatives expérimentales dans leurs limites.

avec. Tout l'après-midi, il dessine. Un grand planisphère prend forme. La France et l'Afrique du Sud y apparaissent démesurément grossies, comme des excroissances malades à gauche de l'Europe et en bas de l'Afrique.

De mon côté, j'essaye de rassembler mes souvenirs depuis mon arrivée. Je n'ai jamais tenu de journal de terrain. Je ne sais pas prendre des notes à la volée, encore moins les mettre au propre le soir. Je suis un cancre apodémique. Il me faut me rappeler ce qui s'est passé depuis une semaine et c'est plus difficile que je ne l'aurais cru. C'est une journée tranquille.

148 *Sur le bord de la route*

un rythme régulier. Partager sa vision n'a rien d'évident pour qui n'a pas l'habitude de travailler ce média.

Ces courts films panoramiques venaient ajouter leur dose de complexité au dispositif multidimensionnel que nous avons construit autour

Succès de
A l'été - Capture vidéo



de ce voyage. Nous ne savions pas vraiment comment nous pourrions les exploiter, ni comment les appeler. S'agissait-il de « panoramas », spectacles holistiques de ce qui nous entourait, selon l'étymologie du terme ? En quoi pouvaient-ils ne pas souffrir des mêmes défauts méthodologiques que les paysages, par exemple de l'individuo-centrisme de ce type d'images, mais aussi de leur nature captatrice, consumériste ? L'idée de cette prise de vue dynamique nous avait été inspirée par une autre expé-

Anne-Laure, Myriam et Ivan, qui sont partis documenter la frontière du Venda, reviennent avec beaucoup de choses à raconter. Ils ont discuté avec des gens, un joueur de cartes, notamment, qui a séjourné une quinzaine de jours à Paris en tant que responsable sportif de la province du Limpopo, qui a voyagé aussi en Palestine et en Irak et leur parle de la « Libération » de l'Afrique du Sud. Et aussi une belle jeune femme de 32 ans, qui a quitté Diepsloot pour venir s'occuper ici de ses quatre enfants, car sa mère est malade, mais qui ne trouve pas de travail et vit d'allocations (Les familles noires veulent des *kitchen girls* de 45 ans, ce qui

Anne-Laure Amilhat Szary 149

dition géographique⁷ qui venait d'avoir lieu et dont nous avons invité à l'université de Grenoble l'un des organisateurs, Noam Leshem. Il avait partagé avec nous ses doutes et décisions, discutés avec ses partenaires, Alasdair Pinkerton et le photographe Elliot Graves, ainsi qu'une série de courtes vidéos prises à chaque étape de leur itinéraire, nous invitant à tester cette démarche si cela nous était possible. Il s'agissait là, en filigrane, comme nous allions le découvrir *in situ*, de poser la question du partage du regard là où nous croisons la frontière.

Dans les extraits de panoramas reproduits ci-dessus, nous montrons qu'on peut ne rien voir d'une frontière, par exemple dans ce carrefour commercial à la frontière du Lebowa et du Venda, ou bien qu'au contraire elle s'impose de manière explicite dans le paysage foncier. On découvre également que nous ne sommes pas seuls sur le bas-côté de la route : tout d'abord des véhicules passent avec des gens à leur bord qui se demandent peut-être la raison de notre présence, des maisons bordent la route où, derrière une fenêtre, d'autres s'interrogent sans doute de la même manière. Et puis des commerçants ambulants, des passants sont là également, auxquels nous avons demandé la permission de filmer, sauf la première fois, où nous n'avons pas su comment cohabiter avec ce vieux monsieur qui bêchait son jardin devant lequel deux voitures remplies de touristes blancs venaient de s'arrêter, en quête de frontières.

— l'extrait ?

→ photo qui manque

⁷
Into No Man's
Land : <http://www.intonomanland.org>

l'agace car ces femmes sont déjà usées alors qu'elle pourrait faire le boulot). Désormais décidé à ne rien laisser échapper, je note fébrilement tout cela, que je n'ai pas vu.

Ils nous parlent aussi d'une plantation de thé qui les a séduits, notamment parce qu'il s'agit d'une belle histoire de territoire : lorsqu'en 1983 on a décidé d'en faire une immense plantation, les terres appartenaient au chef coutumier ; on a alors déplacé les gens sur la colline d'à côté. Après 1994, la plantation a été un moyen du *Black Economic Employment* (pour favoriser l'emploi des Noirs). Le thé produit ici s'appelle « Midi », ce qui

150

Sur le bord de la route

Avec eux le partage n'est possible que sur le moment, les chances pour qu'ils prennent connaissance du site internet et des écrits que nous mettrons en place au retour sont faibles, voire nulles. Nous diffractons donc la frontière dans le même temps où nous cherchons à entrer



dans sa complexité scalaire. à aller de la carte au terrain et aux corps. Les images que nous rapportons cherchent à rendre l'expérience accessible, à notre retour, au « plus grand nombre », personnes extérieures au contexte avec lesquelles nous évoquerons ce détour sud-africain, notamment avec ce livre... Mais le fait de capturer les personnes qui nous entourent, sur le terrain, nous en éloigne dans le même temps. Aurait-il mieux valu qu'elles ne soient pas prises ?

correspond aux deux premières syllabes du nom du chef coutumier. Ce thé est vendu dans ces magasins *Pick & Pay* qu'on a vus, un peu partout, dans les malls urbains.

Ils ont aperçu aussi des affiches annonçant 50 % de réduction sur l'avortement pour les étudiantes. Je le note.

Ils ont l'impression que le Venda ressemble à l'idée qu'ils se font du Rwanda. Un beau pays, donc, disent-ils. Ils ont très envie d'y retourner et de nous montrer tout ça.

Le soir, Naïma nous parle du livre qu'elle a apporté pour nous : le travail de géographes allemands sur les « frontières

Anne-Laure Amilhat Szary

151

Conclusions : assis, debout,
pensant, parlant, le chercheur aux bords

Peut-on dire que notre voyage s'est joué sur ces bords de route ? Bien évidemment non : ni au vu du temps passé dans les voitures, à regarder ces



bords précisément, sans pouvoir les vivre dans une temporalité plus longue, ni au regard de nos temps d'échange qui ont conduit à la fabrication du jeu final, pas plus qu'à l'étape des souvenirs, des notes écrites et dessinées. Et pourtant, cette posture nous a certainement ouvert des horizons de pensée et d'expérimentation inédits.

La troupe de Géographie des Bords revient dans ses productions théâtrales et ses performances sur le potentiel d'une itération des

fantômes ». Elle en débat avec Myriam, qui l'a lu aussi. Pour ma part, j'entends surtout qu'elle s'est familiarisée avec l'idée de notre jeu, qui ne l'intéressait pas beaucoup au départ, mais qui l'intrigue de plus en plus.

bordures. Dans une citation très certainement inventée par eux, ils font cette proposition, que nous pourrions retourner : « Goûtons à la savoureuse certitude que l'absence de raison d'être des bords ne prouve pas leur inexistance » (Hassan Haraki, Symposium de Melbourne, 1970)⁸. Pour les avoir habités quinze jours durant, dans un pays où, par ailleurs, il est tout à fait déconseillé, pour des raisons de sécurité, de s'arrêter au bord des routes, nous savons désormais que ces bas-côtés existent et qu'ils peuvent livrer à qui s'y consacre des éléments de leur raison d'être qui vont bien au-delà de leur contenu *a priori* : panneaux de signalisation, poussière, ordures, signes dont le sens premier était à déconstruire pour expliciter une géosémiologie non structurale.

Se placer dans cet espace bordé par la circulation, brodé ou rehaussé par le passage de la ligne frontalière ancienne ne permet-il pas d'en mettre le sens en évidence ? En ces lieux nous avons eu accès à la terre battue, et par là à une forme de saisie brute d'une ambiance que l'asphalte pouvait nous dérober. Nous avons également pu trouver dans ces bas-côtés un lieu où mettre en jeu nos corps et appréhender quelque chose qui se dérobaît à la primauté de notre regard. Autoriser le renversement de la relation, en se rendant visible et vulnérable, constitue sans doute l'une des qualités importantes de ces espaces.

⁸.
Géographie des
Bords, à propos de
Délices-DADA :
lieux.publies.com.
loc. cit.

1^{er} mars, ferme de Paul T.

Ce matin, nous finissons de confectionner la pioche du jeu. Après réflexion, Jean-Philippe et moi jugeons qu'elle ne doit comprendre que cinquante cartes. Avec l'aide de Sarah, nous entreprenons d'éliminer, parmi les mots que nous avons tous rassemblés au restaurant de crevettes, ceux qui nous semblent les moins importants. Très vite disparaissent :

Fish & chips, rooibos, balai, copies, antimoustique, petit chemin (ligne de désir), schaks, potholes, foulard, vent, koudou,

Notre gaucherie en ces lieux, liée à la crainte de déranger les voisins, à la peur de nous arrêter dans un pays justement réputé pour le danger que les touristes encourent quand ils le font... ces sentiments sont sans doute contenus dans ce retour sur notre expérience des bords de route. Des instantanés qui y furent pris, en particulier de nos autoportraits de groupe, émane quelque chose de très indécis et d'assez peu réfléchi : nous étions, la plupart du temps, comme désœuvrés. Toutes nos postures étaient à inventer, et elles se sont chorégraphiées de manière suffisamment remarquable pour que nous soyons nombreux, dans le groupe, à nous prendre en photo « tels qu'au bord de la route », assis à l'écart, discutant à quelques-uns, fumant une cigarette... À travers ces gestes, dans des lieux dont nous ne maîtrisions pas le choix, nous avons à notre façon performé les bords et, d'une certaine façon, construit *notre* rencontre des frontières fantômes des ex-bantoustans sud-africains.

Cette proposition de géographie bordière prolonge cette affirmation de Karine Bennafla : « La frontière et les bordures constituent un site de choix pour comprendre le fonctionnement des sociétés dont elles sont le miroir⁹. » Elle permet de reconnaître la possibilité d'appréhender l'espace à partir de ses côtés – en affirmant que celle-ci existe même lorsqu'on ne se tient pas dans un lieu clos et qu'il est par conséquent dif-

⁹.
Op. cit., p. 35.

bar, bouche d'aération, télé, ventilateur, croquettes pour chien, colibri, rice crackers, spaghettis, éléphants blancs, manucure, nid d'oiseau, piste, tombe, nuage, lit, uniforme, béton, locomotive, tampon, plateau, veld, fourmi, café, radio, check point, pont, tombola, billard, érection, moules, magasin de chaussures, lampe-tempête, Zephyr, ponneaux, coucher de soleil, bébé, langue néerlandaise, jardin, boule à facettes, arbres remarquables, pierres, portes coulissantes, taxis collectifs, pont avec des petits trottoirs, terre rouge, grosses fesses, fourmilières, volant à droite, PQ, câbles, tisane, immigration officer, université/

révolte, désir, torture, K-Way, étoile collée sur l'incisive gauche, saucisse.

Nous avons réservé : portail fermé, piment, plaque commémorative, kgosi, ruine, zone tampon, cicatrice, redneck, Toyota, ciment, trépied, toilettes, sommeil, Grace, orange, pierres grillagées, pula, yeux, Sol Plaatje. Mais comme nous avons encore beaucoup trop de mots à notre disposition, nous les éliminons aussi.

Naïma nous rejoint. Avec elle, nous éliminons encore : jacaranda, crème solaire, hostels, camion, bière, adaptateur, biltong, clignotants, réservoir, sound machine, menstruation, cos-

ficile de dire où se trouve le « côté » et ce qu'il est. Loin de reconstruire une catégorie spatiale en lui assignant, à son tour, des limites caractéristiques, cette expérience sud-africaine nous offre une géographie inédite. Une géographie décentrée, non seulement parce qu'elle parlerait du point de vue des périphéries, mais parce qu'elle ferait l'expérience d'un espace restreint, inconfortable, et pourtant habitable.

Habiter le bas-côté des routes sud-africaines nous a sans doute donné accès à la fractalité des frontières que nous recherchions, mais plus encore : cela a durablement transformé notre façon de découvrir les territoires et d'y faire lieu. Au sens propre comme au sens figuré, ce « bas-côté » constitue sans doute autant une métaphore de notre position et de son inconfort qu'une pratique construite, une méthode pensée *a priori*.